

Rendez-vous avec Raymond Cloutier

Le Grand Cirque ordinaire / Un retour simple / Le maître d'hôtel

Number 1, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (print)

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2016). Rendez-vous avec Raymond Cloutier / *Le Grand Cirque ordinaire / Un retour simple / Le maître d'hôtel*. *Entrevous*, (1), 50–55.



CHAPEAUTÉS PAR LA FONDATION CANADIENNE POUR LE DIALOGUE DES CULTURES, LES RENDEZ-VOUS DE LA FRANCOPHONIE S'INSCRIVENT DANS LES ACTIVITÉS ENTOURANT LA JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE, ORGANISÉE ANNUELLEMENT PARTOUT DANS LE MONDE, LE 20 MARS, POUR PROMOUVOIR LA LANGUE FRANÇAISE ET SES MULTIPLES EXPRESSIONS CULTURELLES.



MAISON DES ARTS DE LAVAL • 2016.03.15
• ENTREVUE DANIELLE SHELTON
• LECTRICE BÉATRICE PICARD
• VIDÉO DE L'ENTREVUE SIMON PARADIS – AIRE LIBRE

• INVITÉ **RAYMOND CLOUTIER**

Il est homme de théâtre, de cinéma, de télévision, de radio. Il est metteur en scène, enseignant, romancier, essayiste, gestionnaire culturel et mentor.

Il parle dans les pages suivantes du **GRAND CIRQUE ORDINAIRE** et de ses deux œuvres romanesques, **UN RETOUR SIMPLE** et **LE MAITRE D'HÔTEL**.

Ses livres, Raymond Cloutier en a racheté les droits et les inventaires après la vente de Lanctôt éditeur aux Éditions des Intouchables, leur épargnant ainsi le pilon. L'auteur a conclu ensuite une entente de distribution avec le réseau de librairies Renaud-Bray.

PLUS DE CONTENUS DANS LA VIDÉO DONT LE LIEN EST DANS LE SITE WEB DE LA SLL.



EXTRAITS DE L'ENTREVUE ACCORDÉE PAR RAYMOND CLOUTIER
À DANIELLE SHELTON, DANS LE CADRE DES RENDEZ-VOUS
DE LA FRANCOPHONIE 2016

— En 1968, au Conservatoire d'art dramatique, on nous offrait de jouer des textes français. Le directeur refusait qu'on joue des textes québécois. Ça augmentait notre révolte et notre difficulté de faire un théâtre qui parlait de nous.

— L'année qui a suivi ma sortie du Conservatoire, j'ai vécu à Grenoble une expérience fondatrice du Grand Cirque ordinaire : *Antigone* de Sophocle par le Living Theatre¹ de New York. Pas de décor, pas de costumes, pas d'accessoires. Donc, il était possible de faire un théâtre extrêmement pauvre, extrêmement dépouillé, et de donner aux spectateurs assis dans la salle des signes pour qu'ils créent eux-mêmes les images et la scénographie et, quel que soit leur niveau d'éducation, de culture et de connaissance de la pièce, de faire en sorte qu'ils comprennent ce que les acteurs sont en train de dire.

— À mon retour d'Europe, j'ai ramassé quelques amis et on a fondé une troupe coopérative. On était tous dans la mouvance de la contre-culture hippie de la fin des années 1960, ajoutez quelques édulcorants et vous avez un peu le portrait... On est partis de rien un 13 novembre et trois semaines après, on était portés par une vague. On a joué 250 fois *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc*, la toute première création



collective de l'histoire du théâtre au Québec. Au début, on a improvisé, improvisé... mais après trois mois, le spectacle était complètement en boîte, fixé. On aurait pu improviser encore, mais on ne le faisait plus. On n'a jamais écrit le spectacle, sauf les chansons, mais un document existe : trente ans plus tard, une membre du groupe a transcrit un enregistrement sonore d'une représentation sur scène et on a publié le texte², sans le ton, l'atmosphère...

— Il y a eu un documentaire aussi : *Le Grand Film ordinaire*, qui a eu beaucoup de succès. Roger Frappier nous a suivis en tournée pendant deux mois. Sa caméra était dans nos chambres d'hôtel, partout... Au montage, il n'a gardé que la partie politique de ce qu'il a tourné, ce qui nous a déçus parce qu'il aurait pu faire un film beaucoup plus intime. La base de notre travail, c'était de raconter notre vie.

¹ Le Living Theatre est une troupe de théâtre expérimental libertaire créée en 1947 à New York par Judith Malina (1926-2015) et Julian Beck (1925-1985).

² Reconstitution du spectacle par Guy Thauvette, éditions Les herbes rouges.

On se sentait un peu comme dans une commune, des couples se faisaient et se défaisaient... c'était très compliqué. Et parce que sur scène nos personnages se nourrissaient de notre existence réelle, de notre vie de coulisse, on a atteint une réalité outrancière rare, désarmante et très drôle. Le Grand Cirque ordinaire a été un grand moment de ma vie.

EXTRAIT DE L'ENTREVUE
DE RAYMOND CLOUTIER
DANS LE NUMÉRO 5 DE
CAHIERS DE THÉÂTRE JEU

— Le Grand Cirque ordinaire n'a pas marqué la culture québécoise... pas comme Tremblay a marqué son époque... pas comme Charlebois... comme Vigneault.

Tout le monde, dans le Grand Cirque, sentait le côté éphémère d'un théâtre foncièrement oral : une balloune dans laquelle on mettait tout notre sang, notre plaie, nos plus belles affaires... Je pense qu'on est la génération d'un rêve brisé.



RAYMOND CLOUTIER A RETRACÉ,
COLLIGÉ ET PUBLIÉ CHEZ LANCTÔT
LES TEXTES CHANTÉS DU GRAND
CIRQUE ORDINAIRE. PARUTION 2003

EXTRAITS DE L'ENTREVUE DES RENDEZ-VOUS DE LA FRANCOPHONIE

— Je ne me souvenais pas avoir exprimé cela de façon aussi précise. Je suis assez étonné. Je basais l'analyse sur le « Dream is over » de Bob Dylan. C'était comme si après avoir imaginé un paradis magique, on se réveillait le lendemain du party, sur le trottoir, dans la vraie vie. Et cette vraie vie-là a peut-être été mieux exprimée par Michel Tremblay. Chose certaine, elle a été inscrite dans la mémoire collective par des films, par ses romans et ses pièces qui ont été jouées sans arrêt.

— Lire du théâtre, quelques personnes le font, mais pour exister vraiment, une pièce doit être jouée. J'ai vu le Théâtre national de Londres au cinéma de Cowansville, celui du Metropolitan à Sherbrooke. Pourquoi pas une production de notre Théâtre du Nouveau Monde à Gaspé ? Le Québec n'est pas rendu là et beaucoup de notre culture est partie, tombée dans notre patrimoine oublié. On a les moyens technologiques de tout conserver et on ne le fait pas. C'est triste...

Je n'avais envie ni de rentrer chez moi ni de rester planté là sur ce coin de rue achalandé, mais plutôt de marcher sans arrêt pour que la vie me quitte au milieu d'un pas. J'irais alors m'asseoir sur ce gros nuage, comme on s'assoit sur une vague, et je déferlerais pour l'éternité, débarrassé de cette obsédante oppression, de ce poing enfoui dans mon thorax exaspéré.

Une percée de soleil voyageant tel un projecteur de poursuite me fait redresser la tête, me force à boire une longue gorgée d'air. L'érable et le tilleul inondés de lumière lançaient leurs feuilles jaunies, brunies, rougies, certaines toutes parfaites qui tournoyaient longtemps avant de se déposer et d'autres ravagées de verrues, saccagées, mal formées, mal tournées, qui piquaient du nez. Là non plus tout n'est pas égal. On le sait, mais de se le faire mettre sur le nez par une feuille blessée qui atterrit dans votre main, cela remet un peu le reste en perspective. J'ai refermé mes doigts sur sa tige.

La Coréenne plaçait ses citrouilles par ordre de grandeur. Elle me salue d'un grand sourire en penchant sa tête, abaissant son regard vers le sol jonché de courges. Chaque fois qu'elle me fait le coup, lorsque j'entre ou sors de son commerce de fruits et légumes, je me réconcilie avec l'existence. Accepte, bonhomme, cesse de résister. Regarde cette vieille dame, les mains usées, le visage signé, tracé, véritable carte routière de mille ans de marche, qui prend le temps d'une révérence, qui te donne un moment de sa vie pourtant si occupée. Alors je fais de même, le temps s'arrête et je reçois le courage, la patience et la légèreté de l'être.

EXTRAIT DE L'ENTREVUE SUR LE PROCESSUS DE CRÉATION

C'est un roman que j'ai improvisé. C'est drôle d'y repenser... Je vivais dans Notre-Dame-de-Grâce, alors j'ai planté un gars au coin de Monkland et Girouard. Il a commencé à marcher, il a vu les filles du couvent Villa Maria sortir à cinq heures, il a traversé la rue et il est entré dans une maison. Il était chez lui. C'était l'hiver du verglas, alors il y avait du verglas dans Montréal et des pannes de courant. À un moment, j'ai fait voyager mon gars à Cracovie où je venais de tourner *Ces enfants d'ailleurs*¹. De là, il a fait un retour simple vers sa vie d'avant. En somme, je mettais mes personnages là où j'allais et je les laissais y vivre.

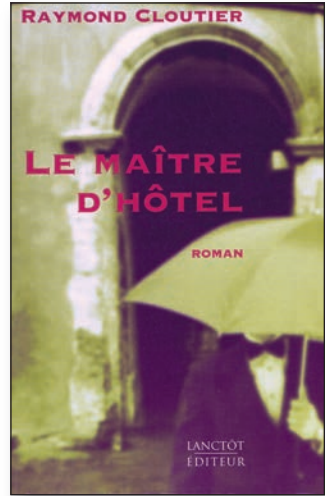
¹ Un roman d'Arlette Cousture. L'adaptation pour la télévision a été coscénarisée par Claude Fournier et réalisée par Jean Beaudin. Raymond Cloutier y interprète le rôle de Tomasz Pawlowski, le père du jeune héros.



Paulo fixa la porte du véhicule d'où surgissaient les onze occupants, colorés, souriants, tous séduits par la beauté des lieux. Démêlant leurs bagages respectifs déposés sur l'asphalte déjà chaud, ils piaillaient dans une langue que Paulo n'avait pas entendue depuis des années. À choisir, il aurait préféré ne pas confronter ses démons, ne pas se soumettre à cette épreuve. Il avait toujours su qu'il ne pourrait reporter indéfiniment la rencontre avec son passé lointain. Si vraiment sa transformation était accomplie, c'est maintenant qu'il le saurait. [...]

Paulo remarqua tout de suite la différence entre ces jeunes venus travailler et les autres touristes qui visitaient le pays. Ils se déplaçaient rapidement, posaient des questions pratiques immédiatement. [...]

Paulo frissonna. Cela ne pouvait être, ne devait être, c'était impossible, improbable ! [...]



EXTRAIT DE L'ENTREVUE SUR LE PROCESSUS DE CRÉATION

Mon père était maître d'hôtel. Une vie dissolue, un alcoolique achetant un hôtel après l'autre, un gars de party assez gentil... Il est mort à quarante-huit ans, empoisonné dans la réserve faunique de Saint-Donat où il travaillait. Il avait mangé deux côtelettes saignantes d'un ours tué par des clients. L'ours s'était nourri dans les vidanges et avait la trichinose, la maladie des porcs.

J'avais alors 22 ans et je ne croyais pas à cette mort. Longtemps, j'ai vu mon père dans les rues. Il avait tellement de dettes et il détestait tellement ma mère, que j'en étais venu à m'inventer un scénario dans lequel il avait orchestré sa disparition. Je le pensais à New York.

J'ai voulu en faire un film. Je n'ai pas réussi à obtenir du financement, alors j'ai écrit le roman. J'ai fait réapparaître mon père à Cuba où j'avais tourné avec mon fils Émile le film pour enfants *Mathusalem*. Le roman s'ouvre dans le petit hôtel où j'avais logé. Il sort une fesse de porc du fourneau. Un comédien arrive à l'hôtel. Le père reconnaît le fils qui, lui, ne le reconnaît pas. Ils vivent ainsi en parallèle, le père prenant soin du fils, cherchant à réparer, en quelque sorte, vingt-deux années d'indifférence.

Je suis particulièrement content de cette fiction qui a comme point de départ mon obsession. Quand tu as eu de quelqu'un ce que tu devais avoir, tu as de la peine, mais tu ne veux pas le retenir. Moi, je n'ai pas été capable de me séparer de cet homme qui a été mon père parce qu'il ne l'a jamais vraiment été.